

Da-End Post

CURIOSA - MIRABILIA - SCIENTIFICA - EROTICA

«Je crois que le beau n'est pas une substance en soi, mais rien qu'un dessin d'ombres, qu'un jeu de clair-obscur produit par la juxtaposition de substances diverses. De même qu'une pierre phosphorescente qui, placée dans l'obscurité émet un rayonnement, perd, exposée au plein jour, toute sa fascination de joyau précieux, de même le beau perd son existence si l'on supprime les effets d'ombre.»(J.Tanizaki)

GALERIE DA-END

PARIS, 1ER DECEMBRE 2020 - 30 JANVIER 2021

CABINET D'ART CONTEMPORAIN

CABINET DA-END X

Avec les artistes : Markus Åkesson, Sota Sakuma, Marcella Barceló, César Bardoux, Clément Bataille, Lucy Glendinning, Orié Inoué, Sarah Jérôme, Kim KototamaLune, KRJST, Mike MacKeldey, Robert Mapplethorpe, Daïchi Mori, Nieto, Célia Nkala, Lionel Sabatté, Satoshi Saïkusa, Carolein Smit, Mitsuru Tateishi, Nikolay Tolmachev, Vivian Van Blerk.

Et la participation de A. Bernand, Christophe Lunn, Galerie Art Sablon, Galerie Entwistle, Galerie Nicolas Rolland, Galerie Schoeffel de Fabry

« LA TÉTRAKTYS

en qui se trouve la source et la racine de l'éternelle nature.

Tout dérive de la Décade et tout y remonte. Le 10 est l'image de la totalité en mouvement. » Ainsi les Pythagoriciens prononçaient-ils leur serment en affirmant que « tout est nombre ». Formulée par la somme des quatre premiers nombres tels que $1+2+3+4=10$, la Tétraktys de Pythagore (VI^e siècle avant J.-C.) se construit sur quatre niveaux et dix points, attribuant au 10 sacré la forme d'un triangle équilatéral. Selon les interprétations, au sommet figure l'Un, le Divin ou l'unité harmonieuse. Les deux points du dessous désignent la dualité ou le dualisme. Viennent ensuite les trois points qui correspondent aux trois niveaux du monde (infernale, terrestre et céleste). Les quatre points formant la base du triangle évoquent quant à eux, les quatre éléments, les quatre saisons et plus largement ils symbolisent la création ou la multiplicité du monde matériel. C'est de cette façon que la Tétraktys résume pour ses initiés « une image figurée de la structure du monde. » Et c'est sur cette thématique du nombre dix et des possibilités symboliques offertes par la Tétraktys, que le Cabinet Da-End invite à l'occasion de sa dixième édition et des dix ans de la galerie - artistes contemporains, confrères et collectionneurs d'Art africain, océanien ou asiatique, à défier les frontières mouvantes du monde de l'Art. A chacun d'interpréter librement. Coiffes tribales formées de cercles concentriques et



© Markus Åkesson

buste de plumes hiératique se disputent leurs couleurs éclatantes, défiant la fluorescence des pyramides de cire. Une statue Jaraï du Vietnam, érodée par le temps, observe, songeuse, le poteau sacré en verre filé, planté au sol par une sculptrice contemporaine, née vietnamienne. Non loin de là, des combustions à la mine de plomb côtoient les éruptions acrylico-volcaniques, faisant allusion aux éléments naturels du triangle sacré. Et tandis que le St Jean-Baptiste de Da Vinci s'amuse de ses doigts récemment animés par la formule numérique pythagoricienne, les photographies intimes et pas de danse esquissés sur calque nous entraînent dans un tourbillon de pieds et de mains. Les huiles sur toiles, elles, évoquent tour à tour genèse biblique, décade festive ou un dix calligraphié. Seuls quelques objets surgis d'un autre temps, munis de leurs pouvoirs, paraissent immuables face à la puissance des nombres. C'est en tous cas dans ce microcosme nouvellement constitué qu'une symphonie cosmique s'élève en harmonie avec les tintements d'une cloche au son cristallin. Alors, dans cette nuit scintillante de perles aquarellées, entre marionnettes tribales, memento mori en céramique, délicats crânes de porcelaine et autres curiosités, l'émerveillement et les rêveries, irrésistiblement, nous submergent... Car cette exploration à travers les âges et les continents, par ses multiplications et ses rapprochements les plus inattendus ou même les plus évidents, n'est autre qu'une invitation à cette éternelle quête, celle des beautés qui nous transcendent.

NIETO (1979. Colombie.) « Je suis allé au Louvre ce matin et je me suis rendu compte qu'il y avait pas mal de tableaux qui restaient cachés derrière tous ces touristes. Et là, je vois ce tableau de Saint Jean-Baptiste de De Vinci qui est dingue, et qui semble commencer la formule pythagoricienne. Je me suis souvenu d'une chinoise qui m'avait appris à compter jusqu'à dix avec une seule main (c'est pratique quand t'achètes des mouchoirs dans la rue en Chine). Un jour, je fais une vidéo de ma main, et je me rends compte que j'avais fait le même éclairage que De Vinci pour son Saint Jean-Baptiste. J'ai essayé de coller ma main sur celle du saint pour lui faire faire l'addition de quatre premiers nombres et obtenir

un dix. De fil en aiguille, cette histoire de pyramide m'intrigue beaucoup, et, pour la faire courte, je me penche sur le décaèdre, forme en volume la moins célèbre de toutes les formes. Ce n'est pas très gracieux, et surtout, tout d'un coup, j'ai réalisé pourquoi les pyramides n'ont pas été construites en forme de décaèdre... ça tient pas debout ! »

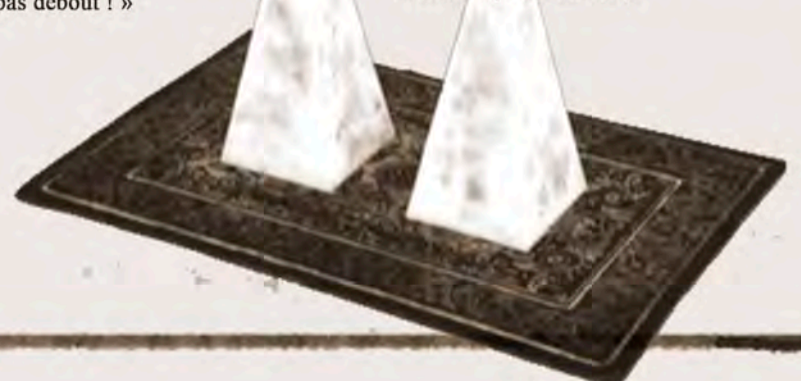
MIKE MACKELDEY (1973.

Allemagne) « En général, c'est plutôt un défi pour moi de parler de mon travail en termes intellectuels, parce que je ne pense pas (ou peu) en travaillant. Je ne sais jamais exactement ce qui va se passer avant. C'est aussi la raison pour laquelle je ne sais trop que répondre à la question "Que vas-tu faire ?" ou "De quelle réflexion pars-tu ?" Je travaille très peu avec des idées, tout devrait venir spontanément... encore mieux : du subconscient. »



CÉLIA NKALA (1983. France)

La pièce se place entre architecture, récit de science-fiction et allégorie religieuse. Tel un modèle de création, le tracé du tapis et les volumes géométriques rappellent un plan d'architecture et ses élévations. La dimension sacrée est suggérée par l'utilisation de la cire, le choix d'un tapis de prière et la forme pyramidale symbole de l'ordre supérieur. La pyramide, sorte d'escalier symbolique dressée vers le ciel est considérée (par les théologiens) comme la matérialisation d'un rayon de Soleil (d'où la couleur jaune intense).



MARKUS ÅKESSON (1975. Suède)

«The pattern "Genesis", which is depicted in the painting, with the same title, is built upon a medieval style ornamentation. It shows four images, Adam & Eve, a torch of fire, the Snake and the Tree of Life, or The Tree of the Knowledge of Good and Evil. The term Good & Evil also means to know everything, in Old Greece, Hebrew and old Egyptian. So there's an alternative interpretation of the story of *The Fall of Man*, which is not about Mans descent into sin, but about Mans path to enlightenment, enabled by the Snake. After Adam & Eve are banished from he Garden of Eden, God says: «*They have become like one of us* » (Gen 3:22) impling that the Snake didn't trick them into sin, but helped them to elevate their status to God-like. In a certain way, it also lowers Gods status from almighty to more human-like, with implications of feelings like jealousy, ambitions and fear. In this light, the story suddenly gets a great likeness with the Greece myth of Prometheus, who gives the gift of fire to the humans in order to light their way, to enlighten them. Prometheus then gets punished and tortured by Zeus for his misconduct. My belief is that the story is from the same origin, and the moral in it, (if there is one) might be that when you learn or understand something of importance, or have an insight, you can never unlearn, and this may have implications on your life and is something that you might want to take into account when you seek knowledge.»

JUJU HAT Cette coiffe en plumes est à l'origine portée par les chefs, les danseurs et les personnes influentes de l'ethnie Bamileke présentes au Cameroun (Afrique Centrale). Appellées les *Juju hats* - ou encore les « coiffes Aka », elles sont pour la plupart composées de plumes naturelles, de magnifiques plumes rouges de perroquet.



SATOSHI SAÏKUSA (1959. Japon)

La Tétraktys est le symbole de l'harmonie parfaite, le principe mathématique du passage du néant à la dimension au volume. Elle symbolise l'ordre de l'univers entier. Ma Tétraktys à moi, je lui ai ajouté l'amour maternel symbolisé par ces deux mains de Louise Bourgeois, réceptacle d'une main plâtrée, transpercées d'épingles entomologiques. Le vert est ici la couleur de la fève. Aristote pense que Pythagore proscrivait les fèves parce qu'elles ont la forme de testicules ou parce que "la fève ressemble aux portes de l'Hadès car c'est l'unique plante qui n'a pas de noeud."

« Sans arrêt dansent les vagues dressées de l'océan agité par le vent, De même sur l'océan de la conscience de tréfonds constamment agitée par les vents de la sphère objective, Dansent les consciences sensorielles que sont les remous de la Multiplicité. » (Daisetz Teitaro Suzuki)

SOTA SAKUMA (1977. Japon)

Les oeuvres de l'artiste combinent les influences folklores de la marionnette japonaise, dont la nature, comme dans toute la culture japonaise, est un élément inséparable, mais admet en même temps fièrement la tradition de la marionnette tchèque - l'artiste ayant choisi Prague comme lieu de création. Chaque marionnette a sa voix distinctive, sa présence fragile, grâce à laquelle elle évoque des émotions de joie, oubliées du monde d'aujourd'hui, des essences anciennes de l'humanité et des souvenirs nostalgiques de la pureté et de l'innocence de l'enfance, qui touchent profondément les spectateurs. La production de ces marionnettes est à la frontière de l'art, de l'artisanat et du théâtre.

NIKOLAY TOLMACHEV (1993.

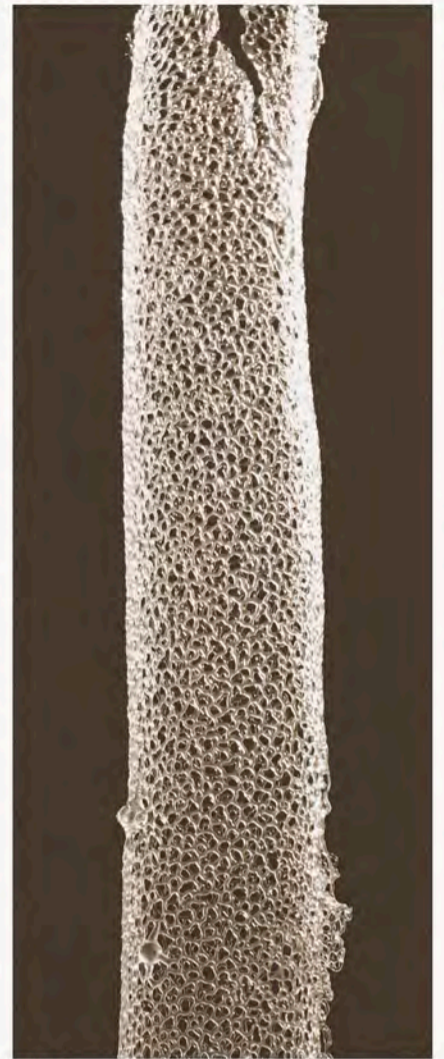
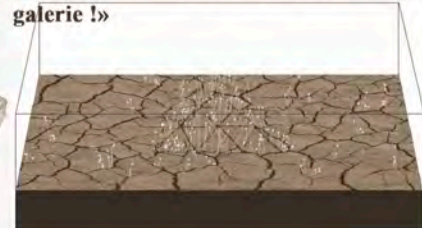
Ukraine) «L'une des caractéristiques de la galerie Da-End est sa fidélité aux artistes qui, souvent, y ont montré leur travail pour la première fois. (...) Tel est le cas du jeune artiste ukrainien Nikolay Tolmachev, présenté pour la première fois rue Guénégaud en 2016. On comprend bien pourquoi Tolmachev a séduit d'emblée Quynh et Satoshi Saïkusa : son travail, absolument étranger aux modes et aux facilités d'un certain art contemporain pour white cubes, se fait, avec une sûreté de main éblouissante, l'écho direct d'un monde intérieur très riche, aux confins du baroque et de l'étrange, superlativement en accord avec les murs sombres de Da-End. La technique même que pratique le jeune virtuose dit son indifférence aux lieux communs post-modernes : l'aquarelle, ce médium des « dames qui font des fleurs », est certes floral chez lui aussi, mais au service des « fleurs du mal », des lys et des tubéreuses qui répandent leurs parfums capiteux dans les salons de Dorian Gray ou de Des Esseintes.» (A.Rauwel)



ORIÉ INOUÉ (1983. Japon)

«L'oeuvre *Αναγέννηση* [Anagénnesi] se présente sous la forme d'une base recouverte de terre craquelée noire évoquant la sécheresse, la terre brûlée, la mort ou la surface d'une planète inconnue. Au centre, les craquelures dessinent la forme du triangle symbolisant la Tétraktys. A-t-elle été dessinée par l'homme ? Par la nature elle-même ? Par le hasard ?...de l'oeuvre s'échappe une suite de sons, qui crée par moments une harmonie. Cela peut évoquer une ambiance sonore naturelle ou fantastique et pas forcément une mélodie, mais cela correspond pourtant à « l'harmonie du cosmos » découverte par Pythagore sur la base de la Tétraktys, à une époque où les Anciens considéraient que "faire de la musique, c'est agir sur l'Âme du monde". Entre les fissures dans le sol, la vie renaît sous la forme de germes mystérieux, comme stimulée par la musique et la forme de la Tétraktys.

Et comme c'est les 10 ans de la Galerie Da-End, c'est aussi mon souhait que malgré la situation difficile dans le monde entier, l'énergie vitale et créatrice vous animera toujours, chers galeristes, ainsi que l'espace de la galerie !»

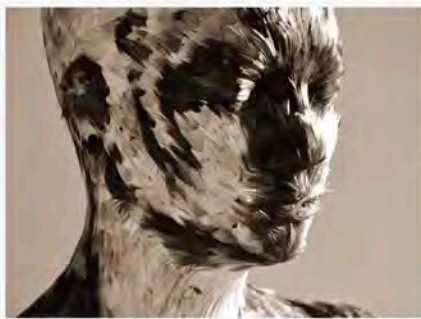


KIM KOTOTAMALUNE (1976.

Vietnam) Selon les traditions d'une tribu Arunta, les Achilpa, l'Etre divin Numbakula a «cosmisé», dans les temps mythiques, leur futur territoire, a créé leur Ancêtre et a fondé leurs institutions. Du tronc d'un gommier, Numbakula a façonné le poteau sacré (kauwa-auwa) et, après l'avoir joint avec du sang, y a grimpé et a disparu dans le Ciel. Ce poteau représente l'axe cosmique, car c'est autour de lui que le territoire devient habitable, se transforme dans un « monde ». D'où le rôle rituel considérable du poteau sacré : durant leurs pérégrinations, les Achilpa le transportent avec eux et choisissent la direction à suivre d'après son inclinaison. Cela leur permet de se déplacer continuellement, sans cesser d'être dans «leur monde» et, en même temps, en communication avec le Ciel où a disparu Numbakula. Que l'on brise le poteau, c'est la catastrophe ; c'est en quelque sorte la « fin du Monde », la régression dans le Chaos. (...)

Le poteau sacré des Achilpa «soutient» leur monde et assure la communication avec le Ciel. Nous avons ici le prototype d'une image cosmologique qui a connu une grande diffusion : celle des piliers cosmiques qui soutiennent le Ciel tout en ouvrant la voie vers le monde des dieux. (...) Les Kwakiutl croient qu'un poteau de cuivre traverse les trois niveaux cosmiques (le monde d'en bas, la Terre et le Ciel) : là où il s'enfonce dans le Ciel, se trouve la «Porte du Monde d'en haut». Extrait de «*Le Sacré et le Profane*» de Mircea Eliade «*Ça y est, j'ai le titre... cette nuit en rêve: La Caresse du Corbeau. Ce projet m'a replongée dans un rythme qui me plaît - douze heures par jour, comme ça pas le temps de trop réfléchir.* »



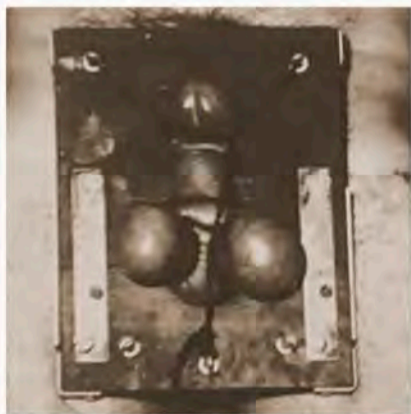


LUCY GLENDINNING (1964.

Royaume-Unis) «Ten. When I explored the number ten, I started by looking at the dictionary definition, which of course did not say much, how could they, but it seemed strange for a word / symbol which spans so much of everything. Used as a marker, a gage, a scale, a counter, it often feels like a judgement. Looking further its of course everywhere, and marks, scales every aspect of our perceptions of life. So I started to make random lists of things that are ten, or are called ten. I got slightly lost in this the lists getting longer and longer, but they seemed to draw a picture of life and society, like a poetic statistic. This poem has taken a small element of the lists, which I have tried to weave back together again.»

Ten.

**A number, a marker, a point of departure,
an age, a phase, a decade,
a film, a stage, a hand that gave,
a drink, a price, a piece of advice,
a house, a flat, a prime minister's cat,
a time, a group, too large for today,
a trick, a card, a place to stay,
an estimate,
an algorithm,
an everlasting dept,
a truth, a boat, something afloat,
a month, a way, the years we have left,
a bank, a coin, a way to pay,
a price, to high, for convenience met,
a breach, a block, a new spot,
a kiss, a tug, nearly too hot,
a place, a space,
half a smile on a familiar face.**



ROBERT MAPPLETHORPE

(1946-1989. Etats-Unis) Créé au même moment que le Portfolio X, Richard (1978), fait partie des "objets" photographiques les plus explicite que Robert Mapplethorpe inclut dans sa première rétrospective au Whitney Museum of American Art, à New York, en 1988. Deux épreuves en noir & blanc représentant un sexe masculin sont montées sur fond rouge et noir dans un

cadre en bois, également conçu par l'artiste. À travers un rituel sado-masochiste, un phallus attaché, gorgé de sang, apparaît battu, châtié. L'objet du désir, par lequel le plaisir est assouvi, est devenu un objet de souffrance, de pénitence. Le diptyque "avant / après" fait basculer le regard d'une image à l'autre. Le sang (noir dans l'image de droite) est aspergé de manière aléatoire et brouille notre vision. Il faut constamment se référer à l'image de gauche pour essayer de comprendre ce que l'oeil perçoit à droite. L'approche photographique de Mapplethorpe paraît frontale, presque documentaire, mais son point de vue objective le sujet. La juxtaposition des deux images, son encadrement élaboré, et les panneaux de couleurs, consacrent l'acte, comme un *memento mori*. La bite, symbole de la domination masculine et les péchés du patriarcat, apparaît crucifiée, telle une offrande expiatoire. (C. Lunn)



CLÉMENT BATAILLE (France)

«A la manière d'un exercice d'anatomie, la série «Monade» s'attache à décliner le motif d'une bulle manipulée par une ou plusieurs mains. Sur le plan plastique, elle met en rapport un élément simple, unitaire, minimal, indivisible (la bulle) et un élément complexe (la main). Le chiffre 1 qui rencontre l'infini. C'est aussi le figuratif qui rencontre l'abstrait. Mais ce qui m'intéresse le plus c'est la fragilité du geste qui nous rapproche d'un jeu de l'enfance et du religieux. La bulle de savon c'est un peu notre monade: création essentielle qui, tout juste façonnée, se perd dans une nouvelle forme et est prête à disparaître si on la touche à nouveau.»

«On ne risque guère à avancer que la plupart de ces collectionneurs illuminés préfèrent l'immobilité des objets aux illusions du monde flottant et aux bouleversements des passions humaines(...). Obsédés par la pesanteur du monde, la fugacité des choses et les lois qui les gouvernent, possédés par un impossible désir de complétude, réunis, en somme, par la seule volonté de rassembler toute une bibliothèque en un seul livre. Ils auront finalement réussi à opposer au temps une réalité dont le dérisoire est à la mesure de la persistance.» (P. Mauriès)

CABINET DA-END

«Chaque année, le cycle des expositions personnelles laisse place à une proposition insolite qui cristallise totalement le projet artistique de la galerie. Le cabinet Da-End est un cabinet de curiosités contemporaines, une singularité fantastique et bizarre à la fois, une composition foisonnante et hétéroclite, une ode à l'hybridation. À travers ces propositions nous explorons les méandres de la création, errons d'objets en images, fouillons la chambre des merveilles.» (G. Prangé)

CAROLEIN SMIT (1960. Pays-Bas)

It is not very difficult to like my work. Everything shines and glitters, is adorable, and the details of eyes, tongues, noses and ears are endearing.

People love that kind of refinement., It can bring back memories of precious Meissen porcelain. That's just the way I like it. I want people to love my sculptures.

I want them to loose their hearts to them and I do all I can to make them do so.

At the same time I don't want to make this loving too easy. It's painful, fragile, unfulfilled, and sometimes dangerous. Where are the boundaries, where does innocence become guilt? Where does life become death? That is what my work is about. The tension brought by emotional dilemmas, trying to separate right from wrong where everything evolves out of clumsyness, coincidence and misunderstanding.

In my work these dilemmas exist as a complicated knot of conflicting messages. I think that the turning point where seriousness becomes melodramatic, beauty turns into overkill and love becomes hate, makes a subtle balance that is very annoying and at the same time very interesting.

Humor sneaks into my works while I am making them. I never make sketches before I start, I need it to be an adventure. The highly detailed works allow my thoughts to wander and combine several things that sometimes are not very logical together but do make sense in the end.

When I am working in my studio, I go from one work to the next, combining several thoughts and fascinations.

I love curiosity cabinets, Wunderkammers, scientific collections, museums with devotionalia. All these collections contain images that are related to art, but also to other areas. They show the exceptional, the strange, the rare, to secure the scientific order. They lift up the supernatural to restrain the whims of nature. They suggest order and security. At the same time they warn us of the chaos that will occur as soon as we let go of this propo. They are images that scare us and also restrain that fear.



SARAH JÉRÔME (1979. France)

«Comment matérialiser son désir par un geste simple ?

Comment distiller de la poésie à l'intérieur d'un mouvement ?

Qui, enfant ne s'est jamais lancé le défi d'obtenir quelque chose ou d'arriver à un but après avoir foulé le sol un certain nombre de fois ?

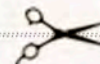
Ten Steps raconte l'histoire qu'on se raconte avant de se mouvoir et d'aller vers l'autre.»

Ce qui intéresse Sarah Jérôme, c'est ce que l'image symbolise : le mouvement des corps, l'effort physique, une course contre le temps teintée de nostalgie. Le propos des oeuvres, présent en creux, devient secondaire face au travail de recadrage opéré par l'artiste. En amenant l'oeil à se concentrer sur un détail précis, Sarah Jérôme suspend le temps de l'action et déplace la signification de l'image-source de manière à mettre en question notre propre interprétation. Le hors champ devient ainsi le lieu de nouvelles perceptions distendues du sujet.



TORQUE BOFI

Peuple Gbaya, sous-groupe Bofi, dans la forêt de Ngotto, région de Lobaye, République Centrafricaine. Ce très délicat torque en métal, de très grande taille et relativement lourd, était sans doute une monnaie. La métallurgie en Afrique n'est pratiquée que par des personnes initiées. Dans de nombreux mythes des origines, les forgerons africains, maître du feu et virtuose de la transformation, sont dotés de pouvoirs suprahumains, modelant les métaux en fusion afin d'obtenir des objets de pouvoir social et spirituel avec une sensibilité artistique confondante.



CÉSAR BARDOUX (1991. France)

« Dans mon humble quête de la représentation des phénomènes élémentaires, j'ai tenté de m'approcher du phénomène de combustion, comme un insecte attiré par une lueur. « Si tout ce qui change lentement s'explique par la vie, tout ce qui change vite s'explique par le feu. Le feu est l'ultra-vivant. Le feu est intime et il est universel. Il vit dans notre cœur. Il vit dans le ciel. Il monte des profondeurs de la substance et s'offre comme un amour. Il redescend dans la matière et se cache, latent, contenu comme la haine et la vengeance. Parmi tous les phénomènes, il est vraiment le seul qui puisse recevoir aussi nettement les deux valorisations contraires : le bien et le mal. Il brille au Paradis. Il brûle à l'Enfer. » (Gaston Bachelard "la Psychanalyse du feu" et "La Flamme d'une chandelle")

Le dessin "Element" quant à lui, est un dessin au graphite sur papier, le 4e d'une série, venant alimenter ma réflexion autour de la transparence, des matières naturelles générées par ordinateur. Ce bloc de glace numérique figé est un volume digital sculpté dans un bloc de vertex et de pixels via un logiciel 3D avant d'avoir été longuement traduit sur papier. Ce travail préparatoire de sculpture numérique n'apporte pas les mêmes réponses et questions que la sculpture physique, mais est intimement lié et permet de comprendre le volume sous toutes ses facettes. Ce procédé est avant tout au service de l'image, proposant la vision d'un unique angle de vue sur cet objet. La sculpture est ici au service du dessin. J'ai réalisé plus tard que représenter ce morceau de glace, à l'aide du graphite n'était pas dénué de sens. Le graphite est une terre rare, utilisé notamment pour la création d'écrans d'ordinateurs, des smartphones etc. Son minage intensif et sa surexploitation participe activement à la fonte des glaces. »



KRJST (Belgique. Depuis 2015.)

KRJST dresse dans la série AWE une cartographie émotionnelle des frontières où l'angoisse et la béatitude se retrouvent, et explore la définition contemporaine de féminité dans une société aussi fascinante qu'effrayante. Cette frontière, qui est exprimée par le terme anglais AWE, se ressent dans l'ambiguïté que l'on peut avoir face à un paysage qui nous fascine et nous dépasse. Entre la peur et la béatitude. Mallacoota en est incarnée. Des végétaux incandescents s'y enchevêtrent et se traduisent dans une gamme colorée chaude et des textures à la fois douces et dérangementes directement inspirées par les feux de forêt de la ville Australienne dont elle tire son nom. On ne sait pas dans quelle temporalité nous nous trouvons, avant ou après l'instant T ?

MITSURU TATEISHI (1962.

Japon) Sur la surface ondoillante de volutes des tableaux de l'artiste se dessinent les contours d'un rêve. Ses créations témoignent de la capacité des oeuvres à interpeller la sensibilité du regardeur et susciter la contemplation. Les tâches abstraites coulées sur toile ou papier évoquent une matière qui foisonne avec langueur. S'inspirant du concept physique de mécanique des fluides, Tateishi joue sur les réactions entre les différents médiums, couleurs et essences mélangés. Couches après couches, il explore les effets de la densité, use de nouveaux outils pour provoquer la turbulence, chercher l'instabilité. Il en résulte des oeuvres au fort pouvoir d'évocation, entre phénomènes géologiques et métaphores du règne végétal.

« Bacon disait qu'il peignait avec son système nerveux et que l'œuvre doit créer une sensation vive au plus prêt du système nerveux. L'idéal pour un peintre était de jeter de la peinture sur une toile en espérant que sorte du chaos une image à laquelle il n'avait pas pensé. C'était ce qu'il appelait la manipulation de l'accident. »



VIVIAN VAN BLEERK (1971. Afrique

du Sud) En puisant ses références à la fois dans les mythes européens mais aussi dans la faune et la flore sud-africaine, Vivian Van Blerk parvient à créer une véritable dramaturgie. Chaque élément y est construit avec la même dextérité qui anime l'ensemble de son oeuvre. Plusieurs personnages, se répétant ici et là, révèlent aussi la symbolique personnelle et propre à l'artiste, construite au gré de son travail. En mélangeant son univers familier, avec le monde sauvage, les espèces en voies de disparition avec des espèces disparues, Vivian Van Blerk navigue entre différents mondes et différentes époques, illustrant de la sorte, une boucle temporelle.



MARCELLA BARCELÓ (1992.

Espagne) La « sensibilité pour l'éphémère », ou *mono no aware*, concept esthétique et spirituel dont les haikus sont une des formes littéraires, transcendent cette nouvelle série de dessins. Héritière de l'*Ukiyo-e*, mouvement artistique de la période Edo (1603-1868) signifiant « image du monde flottant », Marcella associe la fleur à un feu d'artifice. À l'instar du feu d'artifice, les fleurs « sont des images d'un instant, dans différentes temporalités. La fleur en pleine éclosion se fanera, pourrira, et le feu d'artifice, lui, ne laissera qu'une odeur de soufre ». Marcella peint la beauté fragile de la fugacité du cerisier devenu métaphore de l'adolescence. L'artiste rend ici un glorieux hommage à ces jeunes filles en fleurs, où chaque plante, objet ou animal vient allégoriquement accompagner ces scènes. (...) [Elle] peint comme des clés de compréhension, mêlant symboles occidentaux, comme l'escargot figure de la Vierge dans la peinture primitive italienne, et la pensée japonaise de l'*hanakotoba*, qui associe chaque fleur à un sens, une émotion. (...) L'artiste « créer des contrastes, comme des mélangés de sensations. Le sucré et l'acide qui restent sur les doigts de la mandarine pelée avec l'idée d'un goût de sang sous plastique imitation chair, le bourdonnement de l'insecte avec l'odeur d'acétone ». Marcella réussit ce tour de force, celui d'agiter tous nos sens au contact de ses œuvres enluminées. (J. Dupuy Chavanat)

MARCELLA. « La série est inspirée des illustrations victorienne de contes pour enfants ou des photographies de L. Carroll et représente des jeunes filles fantomatiques perdues dans des décors de paysages irréels. »



LIONEL SABATTÉ (1975. France)

Lionel Sabatté honore le printemps comme principe de dégénérescence, faculté du vivant à se reconstruire en permanence. L'artiste travaille depuis 2014 à reflorir des arbres avec des peaux mortes et des ongles humains devenus la matière première (abjecte ? D'apparence seulement) d'une nouvelle éclosion, inattendue et souveraine. On l'a vu ainsi redonner vie, par floraison, à une Rose Blanche (2013), à d'élégants bonsaï (Printemps 2014), à des rameaux, à des fresnes (Printemps 2015) ou à des oliviers (Printemps 2016, pour l'exposition Échafaudages d'une éclosion à la Chapelle des Calvairiennes, 2016). Ses "échafaudages de printemps", en droite ligne de ses "sombres réparations" de papillons, sont à la mesure d'une matière vivante en contante mutation, entre quête énergétique, carence et croissante démesurée. Si dans la nature l'arbre va puiser sa sève dans la terre pour mieux s'élever vers la lumière, il s'agit ici d'inverser le processus, puisque ce sont des résidus organiques informes provenant de nos pieds plongés dans le sol (Georges Bataille dirait dans la "boue") qui vont devenir des fleurs et ainsi entrer en révolution, en une inversion du haut et du bas.



Dans la Part Maudite, Bataille n'écrit-il pas : « J'insiste sur le fait qu'il n'y a pas généralement de croissance, mais seulement sous toutes ses formes une luxueuse dilapidation d'énergie ! L'histoire de la vie sur terre est principalement l'effet d'une folle exubérance. » Sabatté lui répond par la manipulation d'une énergie diffusée jusqu'à la calcination, sacrifiée par un soleil puissant, qu'il emploie à métamorphoser. Pour l'artiste, qui a le souvenir des marches sur le feu vues sur l'île de la Réunion pendant son enfance, les cendres ne sont pas synonymes de mort, mais bien de fertilité: fouler du pied les braises brûlantes est un rite de passage. (Léa Bismuth)

« L'histoire de la vie sur terre est principalement l'effet d'une folle exubérance.. » (G. Bataille)